

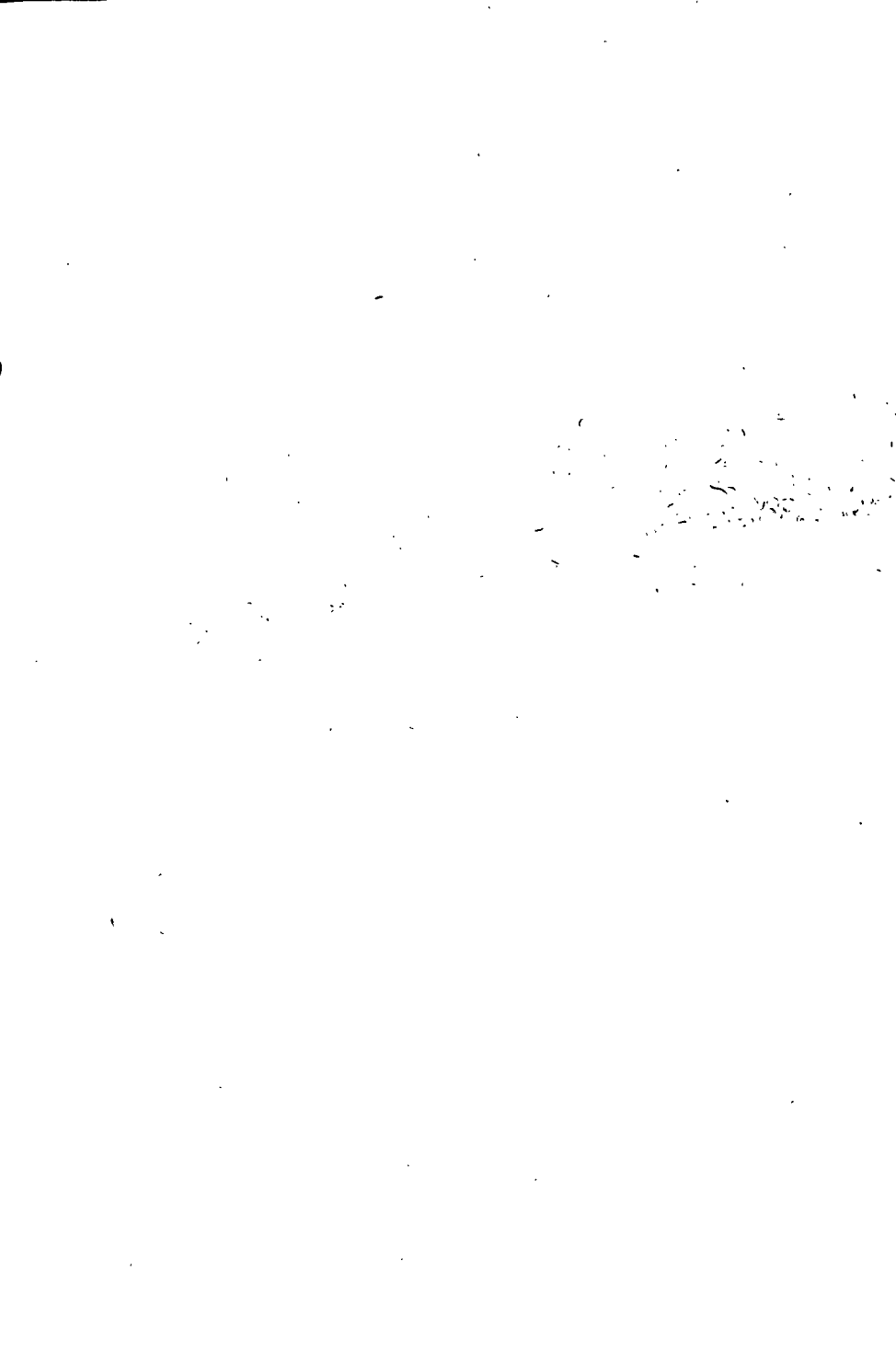
LOYS MASSON

L'ÉTOILE
ET LA CLEF

roman

nrf

GALLIMARD



**L'ÉTOILE
ET LA CLEF**

DU MÊME AUTEUR

nrf

L'ÉTOILE ET LA CLEF

LE REQUIS CIVIL

LOYS MASSON

L'ÉTOILE
ET LA CLEF

roman

nrf

GALLIMARD

11^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur velin pur fil des Papeteries Lafuma Navarre, dont : dix exemplaires numérotés de 1 à 10 et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1945.*

à HENRI DALAIS

à NATACHA ET GAËTAN DE ROSNAY

Larousse donne du mot hindou (ou indou) la définition suivante : habitant de l'Hindoustan. Par extension, fidèle de l'hindouisme (ou indouisme). C'est à tort qu'on emploie en France indou pour indien, comme s'appellent eux-mêmes les laboureurs venus de l'Inde travailler aux sucreries de l'Ile Maurice.

Malabar (ou coolie) est le terme péjoratif du patois mauricien pour indien.

Dans ce même patois, lascar est synonyme de musulman. Par extension, tout ce qui porte un fez ou une toque.

Créole : ainsi se nomment eux-mêmes les noirs descendants de nègres. Le mot nègre est, à l'Ile Maurice, inséparable de quelque chose d'insultant.



L'été vient d'un seul élan. Un coup de reins de l'espace — la chaleur est là. A peine cette secousse initiale, une nuit de flottement, on la voit là-haut baratter les nuages blancs et gris. Les arbres restent frais ; mais on les sait consumés à l'intérieur, et la végétation jaillit en bouquet vers ce ciel qui détient en ses flancs la pluie mais ne pleut pas encore. Les ornières craquent et fument dans l'aube. L'herbe sent fort ; elle aussi est desséchée, et c'est par le parfum de ses mille petites fleurs qu'elle entend conjurer l'incendie. Dès le début de septembre, quand l'hiver traqué se retire mais laisse encore traîner une queue de fraîcheur, les cannes commencent à dégager cette odeur sucrée qui, à la mi-octobre et jusqu'en décembre ou janvier, quand les dernières seront coupées, va devenir comme un air dans l'air. C'est l'été. Les bœufs caparaçonnés de milliers de mouches tirent leurs charrettes, parmi les trains poussifs — les « tramways » — les camions en marche vers les balances et le monstre de l'usine. Ces grands roseaux rouges ou rosés, ou vert-blanc, ces cannes, c'est la vie de l'île qui passe.

C'est à La Muette, une balance de second ordre près d'un « siding » de chemin de fer, dépendant de la sucrerie de Belle-Émilie — une guérite de tôle au milieu des paillotes — qu'Henri Barnèse avait fait la connaissance de cette riche terre de son pays, puissante même sous les sécheresses. Il y avait travaillé deux ans ; dans le temps d'entre-coupe il surveillait les travaux de culture. Maintenant on lui barrait l'accès à tout emploi comme on fait le siège d'une garnison avec la faim ; il vivait — mal — des maigres secours que lui octroyait le Parti Progressiste. Comment oublier La Muette ? Non pour

le salaire, mais pour l'endroit lui-même. Citadin (si l'on peut appeler cités ces petits carrousels de maisons, ces gros villages : mais village ou ville vraie, cela mange comme un chancre), il n'avait connu que le feuillage civilisé des jardins publics, les haies de bambous taillées trop droit, les manguiers qui passent des branches captives par-dessus les murs de clôture. A La Muette, il avait toute la terre, parce que la terre là, libre, à peine tenue en respect par les quelques chaumières, c'était une terre qui n'en finissait plus, qui continuait souterrainement, à perte de songe. A La Muette il avait connu la terre et la souffrance des hommes qui sont dessus. Il connaissait la misère ; il l'avait vue chez lui, dans son entourage de gens pauvres, les dettes, les maladies qu'on n'arrivait jamais à juguler faute d'argent. Mais c'était une souffrance altière encore, qui voulait sauver la face et réussissait. Ici le malheur se vautrait, l'homme grattait son dénûment comme une croûte, sans honte, sans savoir le sens du mot dignité parce qu'on ne le lui a jamais appris, parce que depuis les temps des temps la même croûte s'est grattée, qu'elle ne guérira pas. Barnèse avait côtoyé la lèpre des demeures misérables plâtrées de bouse où cinq, six êtres vivaient dans un même repaire (était-ce autre chose ?) avec le réchaud à charbon de bois, le grabat, les outils de labourage, les lapins, le chien, le poulailler. Il avait vu les enfants pustuleux, les femmes criant leur gésine dans les champs et mettant bas comme des bêtes, des hommes sans horizon, battus de maigreur. On pouvait venir lui parler de la souffrance des riches, de cette fameuse « souffrance morale » par laquelle ils sont censés racheter mille choses. Les cochons ! Qu'est-ce qui valait les loques ? et plus bas encore, la vie sous ces barreaux de crasse ? On le disait : « Ces hommes ne se sentent pas le besoin de la vie claire. Lavez leur vie : dans deux ans ils seront aussi sales. C'est atavique, ils se seront frottés de boue. » On disait cela ! On professait : « Celui qui enseigne à des hommes un besoin nouveau, celui-là est un criminel. » C'était l'ordre moral qui chargeait. Dur comme un rhinocéros. La Voix parlait : « La panse remplie, ça leur suffit. » Mais voilà, elle n'était guère remplie. Après avoir eu faim toute la vie, on crevait dans le fumier.

Au début, Barnèse avait passé auprès de cette misère sans la voir. Il avait plaint, ne s'était pas attaché. Le pittoresque plus qu'autre chose l'avait retenu dans ce « camp » où parfois, au crépuscule, on entendait pleurer un fifre discordant, ou qui pour la fête tamoule des morts s'illuminait de centaines de petites mèches brûlant dans de l'huile de coco et dessinant le contour exact des maisons et des choses. Ce bain de nouveauté ne lui laissait guère la faculté de s'émouvoir. Il regardait les femmes si belles parfois dans leur saleté. Il regardait de petits bonshommes barbouillés de terre et de crotte, hilares et criards. Il voyait revenir les hommes de leur saoulerie des samedis soirs et se disait qu'ils n'étaient pas trop malheureux après tout. Peut-être ne l'étaient-ils pas ? Peut-être possédaient-ils vraiment ce don de résignation qui les met en sommeil devant tout mieux proposé ? On disait cela. Barnèse y songeait aujourd'hui et pensait que c'était ce renoncement qu'il s'agissait avant tout de tuer, que son absence seule pourrait apporter la justice, en créant un besoin de justice.

La seconde année, l'été avait musé. Il était resté à la cime des arbres et il glissait à peine comme une vapeur à midi sur les branches. Il se couronnait de brouillard dans les vallons comme un qui ne sait choisir. La saison demeurait adolescente. Elle n'arrivait pas à écarter les nuages où elle était prise. Sa grande ombre incandescente flottait très haut sur l'horizon, elle ne descendait pas. Et pourtant on l'attendait sur le pas des portes, sous les lianes des haies, dans les chemins... D'un coup, comme un feu de bois sec, l'été s'enflamma. C'était un énorme cumulus avec la pluie sur ses bords. Il s'abaissa avec un long tonnerre, hésita une nuit, un demi-jour, puis creva, et la chaleur ruissela partout.

Henri avait retrouvé sa cabine de tôle, la marche moussue, la rudimentaire balance qu'il maniait à présent de façon experte, s'amusant à tricher sur le poids. Dix fois matin et soir le vélo calait au fond d'ornières maintenant creusées à la limite. Un boy à huit heures apportait le café au lait, revenait à midi avec le déjeuner, le journal. On l'appelait P'tit Marday et il était le plus propre que Barnèse eût trouvé, bombayen, le teint clair mais les jambes galeuses. Il avait la

manie de faire ses besoins juste à côté du perron, ce qui au début mettait Henri en fureur. Mais il s'y était accoutumé, comprenant que la colère était vaine — car P'tit Marday, au lieu du perron, allait dans les cannes qui poussaient à un mètre à peine de la baraque.

On entendait de très loin craquer les charrettes, les charretiers beugler, un bœuf trop battu qui prenait le trot. Il y avait des charrettes qui avaient un bœuf nouveau entre les brancards. Alors c'était la corrida. Il fallait cinq hommes pour faire monter l'attelage sur le plateau, pour le retenir pendant qu'on pesait. Le bœuf cherchait à encorner, frappait à droite et à gauche, courait dans un geignement de ridelles, enlevant comme un fêtu les huit cents kilos qui pesaient sur ses reins. On hurlait. Barnèse engueulait le charretier : « Couillon ! tu ne pouvais pas choisir un autre animal, nom de Dieu ! Où est ton vieux Blanco de l'an passé ? »

— Vendu, Bourgeois. Il devenait vieux...

Henri se radoucissait.

— Pauvre vieux, tu verras que celui-ci deviendra aussi serviable ; il est jeune, hein, c'est pourquoi il fait tant de bazar .. Allons, tiens-le, ne laisse pas bouger...

On pesait. Puis il fallait accoster les wagons, à 50 mètres, et la lutte recommençait. Les chargeurs de wagons criaient. « Sacré tordu ! Il est trop neuf, il sent ses couilles, c'est pourquoi il saute ! » Enfin la charrette était délestée, s'en allait.

Il y avait de grosses cannes lisses et vertes, de petites rouges qui étaient les plus douces. Des planteurs malhonnêtes coupaient très haut leurs cannes, avec toute la tête de bourgeons. Il fallait menacer.

— Si la prochaine fois il y a encore ces têtes-là, je fous ton charroi en l'air, espèce d'enfant de garce.

— Il n'y en aura pas, Bourgeois...

— C'est ce qu'on verra. Je t'ai à l'œil, prends garde.

C'était pour tout cela, ces bourgeons, ou le charretier qui appuyait le pied sur le plateau de la balance au moment propice, ou encore les pierres dissimulées parfois au fond de la charrette, — que les peseurs avaient ordre de réaliser à tout prix du bénéfice. A chaque voyage c'était quinze, vingt

kilos qu'on rognait. Barnèse alors ne trouvait pas cela si contraire à l'équité ; c'était la coutume et il y céda. L'Indien pourtant était lésé. Mais ces indiens donnaient tellement prise à l'ennemi ! Si Aboobakar fraudait, Ramphul venait en tapinois avertir Barnèse ; ou bien c'était Déokeenanun, se pressant, courant alors qu'on entendait déjà grincer l'attelage de Savrimootoo, venant raconter que ce dernier avait chargé moitié têtes en bas et que ces têtes-là étaient fort longues. La guerre implacable. Jaloux ? Peut-être bien. Mais quelque chose de plus vil que la jalousie, un besoin de se prosterner devant le pouvoir. Chacun pensait qu'à moucharder, il se faisait du Blanc un protecteur. Ou même pas ; c'était une attirance contre laquelle on ne se défendait pas : une race qui s'enchaînait au profit de la race forte...

— Nom de Dieu ! fils de chien, tu vas décharger ici, devant la balance. On te donnera une serpe, tu vas tailler correctement tout ça...

— Mais, Bourgeois...

— Ta gueule !... Gaston, tu n'accepteras pas les cannes de Savrimootoo, je n'ai pas pesé...

(Car ils tentaient parfois la chance ; ils allaient près du wagon comme si tout était en ordre, se laissaient prendre leur chargement, puis venaient réclamer.)

— Bon, M'sieu. Se dressant, Gaston apostrophait l'Indien : « Va-t'en, voleur, ou je te botte les fesses...

Gaston était le chargeur-chef. Un Mozambique. Une légère claudication, des muscles courts, sur le crâne un mouchoir qui avait été rouge dans le temps mais n'avait plus l'air que d'une grosse tache de rouille. Gaston était allé à l'école, il savait la date de la bataille de Pavie et pouvait faire une multiplication. Il avait deux aides, un créole comme lui, P'tit Frère, gouailleur et cassé-cou, et Toune-Toune, un Tamoul dont le bras droit avait été pris dans un engrenage et sectionné juste au-dessus du coude. Il était fort adroit de son moignon qu'il brandissait de manière comiquement menaçante dans les querelles. C'était le plus consciencieux des trois. La tête de Turc aussi.

— Voyez, m'sieu Barnèse, disait P'tit Frère... et avec le

bras replié il faisait de son coude mine de ferrailler. Ça, c'est ce con de Toune-Toune quand il pelote sa femme !

— Toune-Toune a voulu arrêter le train un jour ! vous parlez d'un couillon !...

— Couillon toi-même ! criait Toune-Toune. Moussié, vous savez, P'tit Frère, il ne supporte pas l'arak ; une topette et il est saoul raide-mort...

— A voir, nom de Dieu ! On parie, tu veux, la prochaine paye, à voir qui chavire le premier ?

— Plus souvent...

— Allez, les gars, interrompait Henri, dépêchez-vous, je veux avoir fini à cinq heures. Je paye à boire.

L'après-midi, Henri prenait la bicyclette, filait sur les petits chemins. Nécessité oblige : le samedi soir il se rendait aux bureaux de Belle-Émilie, allait serrer la main au chef-peseur, s'enquérât de la bonne marche du travail. Une ou deux fois aussi il faisait un bridge chez le chef-peseur, avec le chef-usinier, Mazagran, le comptable Lachaumette, Laclotaire, le fils du grand patron qui dirigeait le personnel. On jouait jusqu'à une heure avancée. Henri revenait sous le minuit tropical piqué de millions d'étoiles presque dorées. Des soirs il n'y avait que ces étoiles, d'autres soirs une énorme lune occupait tout le ciel.

Barnèse aimait les longues randonnées solitaires. Il couvrait quinze, vingt kilomètres dans son après-midi. Au bout de l'étape, écroulé dans un fossé, il allumait une cigarette, la laissant se consumer lentement, fumant à peine, seulement entouré de cette fine fumée. Il lui semblait alors commander à une mystérieuse armée de sensations qui s'approchaient à pas silencieux, lui faisaient révérence. Il y avait la sensation de solitude, mais aussitôt une autre, la sensation d'être entouré d'invisibles amis ; il y avait la sensation d'être pauvre, dénué de tout, et à côté la prescience d'une richesse infinie. L'herbe même des bords de la route était une amitié. Des centaines d'insectes bourdonnaient avec la mort du soleil. L'on voyait de minuscules pucerons rouge vif qui se posaient tous ensemble sur une tige d'herbe et la faisaient ployer, des mouches plus

grosses, velues, vertes et jaunes, des papillons gris qui montaient de la bouche ouverte du soir. C'était comme à un signe que tous se pressaient. Un signe de qui ? Peut-être — Barnèse aimait à le croire (n'y croyait évidemment pas) — peut-être un jeu, une bienvenue. La soirée qui était femme et qui l'aimait...

Il s'en revenait avec la fraîcheur de la nuit sur ses épaules. De loin en loin, perdue dans les feuilles ou comme en vigie à un croisement de chemins, une taverne laissait passer une clarté, une odeur de rhum, un Chinois au visage luisant comme une veilleuse. Il y avait toujours là un brouhaha, de vagues disputes que la nuit tamisait. Henri s'arrêtait. Il aimait écouter cette vie de l'ombre. Il entrait acheter n'importe quoi, d'horribles gâteaux de riz fermenté — des poutous — ou bien une bouteille de limonade qu'il buvait à même le goulot, à cause de la saleté probable du verre qu'on lui présenterait s'il en demandait un. Il parlait, payait une tournée de vin de bananes à tel braconnier qu'il connaissait, ou à tel charretier à la grande gueule qui lui racontait des histoires...

Ces nuits d'été, ces nuits de coupe, avaient un visage haggard et doux. Le ciel tout le jour avait été mangé de soleil ; d'un coup, à la première étoile, il fondait en sérénité, se déformait, les étoiles paraissaient jetées comme si l'on avait ouvert une trappe sous elles ; à l'horizon elles étaient à toucher terre. Il y avait encore du soleil qu'on commençait à les apercevoir ; le ciel restait vert un long temps et la nuit portait tout ce vert avant de passer au noir de nuit. Tout se détendait. Tout exhalait longuement. La terre était un poumon qui revivait. Tout cela — le sol, la végétation, les gens, les bêtes, redressaient le front. Ça poussait un ouf et ça sautait une marche, dans la nuit, dans la vie. Parfois Barnèse voyait la nuit courir à sa rencontre sur la route. Il pédalait très vite, comme vers un repos. C'était réel, une zone de ténèbres qui avançait. Il en ressentait les premières caresses, des tentacules sur ses mollets et sur ses cuisses. La sueur traîchissait sur les reins, faisait corset. La nuit, d'abord à ras du sol, montait à mesure. Après les reins c'était les omoplates, le bas du cou. Le front un instant surnageait, demeurant dans l'été. Puis la

nuît poursuivait son ascension, lui mettait les mains sur les yeux, enfonçait de l'ouate dans ses oreilles. Il n'y avait plus qu'elle.

Quand il ne jouait pas au bridge, Barnèse lisait ou écrivait — ou bien rêvait tout simplement, sans bouger, à fumer, il aimait ça — ou bien encore allait parler de chasse, de sport et de littérature chez Etienne Nanka.

Nanka était le fils bâtard d'un blanc riche et d'une Indienne, Nanka, une ancienne danseuse bayadère, longue et mince comme un fil disaient ceux qui l'avaient connue. Nanka, officiellement, ne fréquentait pas son père ; en réalité, il le visitait en cachette une ou deux fois l'an et recevait de lui une rente, comme il avait reçu en don la petite maison en tôle et bardeaux qu'il habitait. Nanka était très grand, très maigre, avec un visage ascétique, le nez fin et droit, des dents magnifiques qu'il laissait gâter par fatalisme. Il possédait une vaste culture. Il écrivait aussi de petites choses qu'il ne voulait montrer à personne. Pour les noirs du village c'était quelqu'un de proche et de lointain à la fois, un frère supérieur, un peu un maître : mais un maître à qui l'on parlait avec familiarité parce que de carnation plus accessible. Il ne faisait rien de sa vie, lisait ou chassait — il adorait la chasse. Ses chiens, Ronflo et Calebasse, étaient les meilleurs à dix milles à la ronde.

Une solide affection s'était nouée entre Barnèse et le bâtard, tous deux des rêveurs. Barnèse pensa longtemps que son camarade se droguait, mais il n'en eut jamais la preuve. C'était le temps où il lisait de Quincey et il allait à la bicoque comme en un lieu où pouvait trôner le dieu Haschich. Il lui semblait y respirer quelque chose d'hors du monde, un air intelligent — il ne trouvait pas d'autres mots. Ils discutaient littérature (et pourtant Henri détestait cela). Nanka lui avait fait découvrir les surréalistes ; il lui enseignait Rimbaud. Dante. Peut-être était-ce ce que Barnèse ne s'avouait pas : le désir de s'humilier devant un être qui socialement lui était inférieur ; le savoir, le goût parfait de Nanka l'écrasaient. Et puis, ce Nanka, un constant problème ! On l'étudiait dans ses actes, dans ses paroles, et l'étude demeurait toujours à refaire. Il vous glissait entre les doigts. Un garçon bizarre. On racontait



ROMANS, NOUVELLES

ARAGON

Anicet ou le Panorama Le Paysan de Paris Le Libertinage	Les Aventures de Télémaque Les Voyageurs de l'Impériale Aurélien
---	--

JEAN-RICHARD BLOCH

Lévy La Nuit kurde Sybilla	Et Cie Les Chasses de Renaut Locomotives
----------------------------------	--

JEAN CASSOU

Les Inconnus dans la Cave Légion	De l'Étoile au Jardin des Plantes Les Massacres de Paris
-------------------------------------	---

LOUIS GUILLOUX

Le Sang noir Le Jeu de Patience (<i>en préparation</i>)	Le Pain des Rêves
--	-------------------

ROGER MARTIN DU GARD

Devenir Vieille France	Jean Barois Confidence africaine
---------------------------	-------------------------------------

LES THIBAUT

Le Cahier Gris - Le Pénitencier - La Belle Saison - La Consultation
La Sorellina - La Mort du Père - L'Été 14 - Épilogue
*(Il a été tiré des THIBAUT un livre de lectures scolaires sous le titre
de JACQUES THIBAUT)*

LOYS MASSON

L'Étoile et la Clef La Marie-Longue (<i>en préparation</i>)	Le Requis civil
--	-----------------

ESSAIS, CRITIQUE

ARAGON

Traité du Style
L'homme communiste

HISTOIRE

JEAN CASSOU
La Vie de Philippe II
(Vies des Hommes Illustres)
Les Conquistadors
(La Découverte du Monde)
Quarante-Huit
(Anatomie des Révolutions)

JEAN-RICHARD BLOCH

Destin du Théâtre
Carnaval est mort

THÉÂTRE

JEAN-RICHARD BLOCH
Offrande à la Musique
Le Dernier Empereur
ROGER MARTIN DU GARD
Le Testament du Père Leleu
La Gonfle
Un Taciturne

DOCUMENTS

JEAN-RICHARD BLOCH

Sur un Cargo	Cacahuètes et Bananes
--------------	-----------------------

LOUIS GUILLOUX

Le Lecteur écrit

POÉSIE

ARAGON

La Grande Gaité Le Crève-Cœur (<i>Métamorphoses</i>)	Le Mouvement perpétuel
---	------------------------

PAUL ÉLUARD

Mourir de ne pas mourir L'Amour la Poésie Les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux Donner à voir Médiuses Choix de Poèmes (<i>nouvelle édition revue et augmentée</i>)	Capitale de la Douleur La Rose publique Chanson complète Poésie ininterrompue
---	--

Doubles d'Ombre

Poèmes et Dessins de Paul Éluard et André Beaudin (1913-1943)